

+233 / +225 • the ghana & côte d'ivoire conversation
cover by James Bamor

SW AG HIGH PROFILES

15 000 FCFA (CFA ZONE) . 10 000 ₦ (NIGERIA)
250 R (SOUTH AFRICA) . 200 د. م. (MOROCCO)
120 ₵ (GHANA) . 18€ . 16£ . 20\$US



photographie : IRIS
Courtesy SWAG high profiles

content

THE +225 / +233 ISSUE

- 014 khady diallo **isaach de bankolé**
- 048 alix koffi **les frères kipré**
- 062 beauté **secrets d'initiées**
- 072 alix koffi **silvie memel kassi**
- 080 ebra akuba **mélissa kacoutié**
- 154 rebecca anne proctor **côte d'ivoire arts haven**
- 176 océane harati **gopal dagnogo**
- 184 ange martial **mené**
- 222 rebecca anne proctor **ivorian fashion**
- 228 nadia sessay **super yaya**
- 232 mode **abdjan acte 1**
- 242 ana welter **marie paule tano**
- 250 mode **abdjan acte 2**

- 026 lisa c soto **ozwald boateng**
- 088 ebra akuba **latifah Idriss**
- 098 ana welter **peter adjaye**
- 102 rebecca anne proctor **larry ossei mensah**
- 110 ana welter **adelaide damoah**
- 116 enam **gbewonyo**
- 122 adora **mba**
- 128 rebecca anne proctor **ghana art scene**
- 140 nadia sessay **otis kwame kye quaicoe**
- 196 emmanuel balogun **charlotte mensah**
- 204 mode **elle lokko**
- 216 rebecca anne proctor **ghana fashion scene**

- 036 olivia anani **michelle elie**
- 262 nadia sessay **art protest**

côte
d'ivoire

ghana

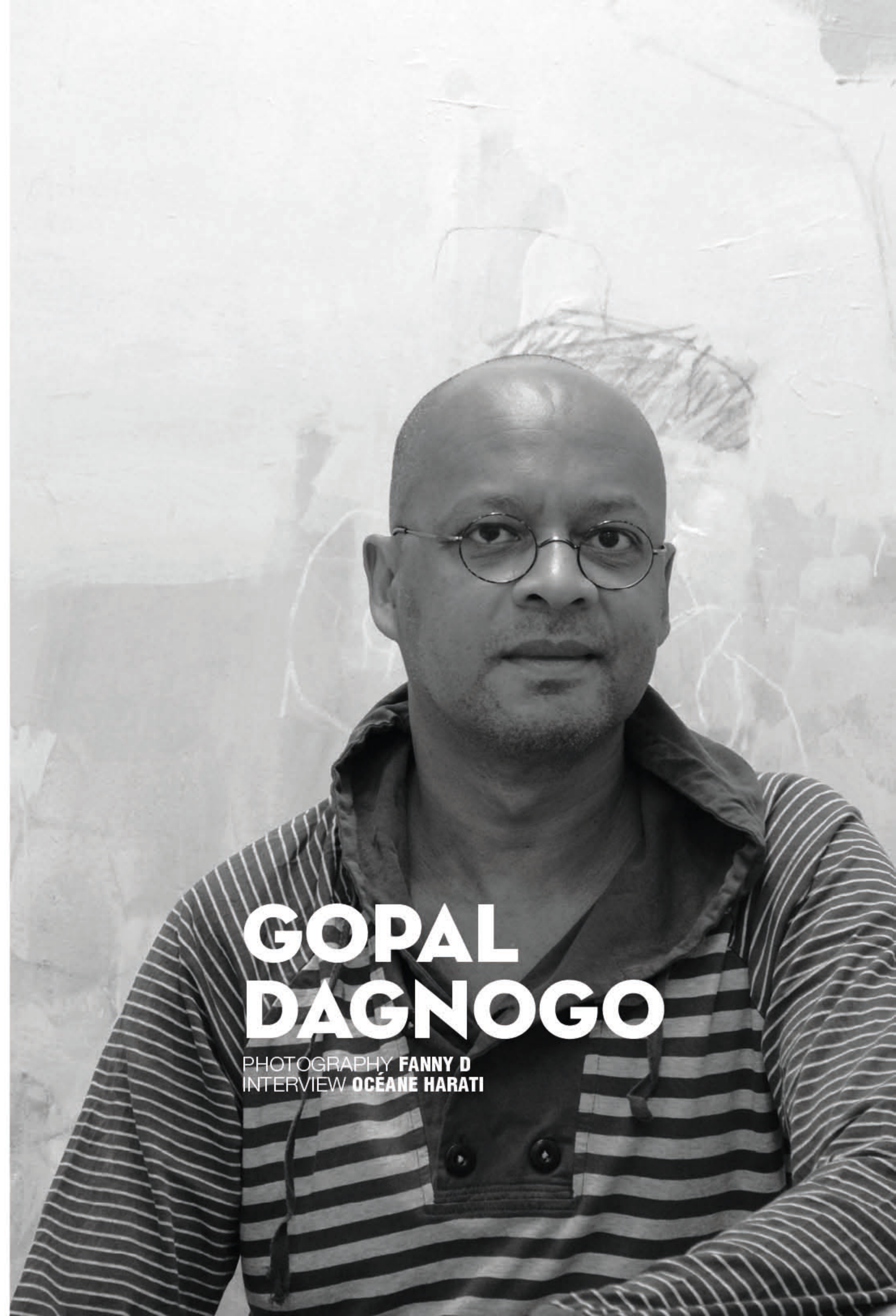
now

more
HERE





Gopal Dagnogo
Rhapsodie 1, 2020
Courtesy of the artist
& OH Gallery



GOPAL DAGNOGO

PHOTOGRAPHY **FANNY D**
INTERVIEW **Océane Harati**

gopal dagnogo

STILL LIFE RAPSODY

Artiste plasticien Gopal Dagnogo nous invite dans cette entrevue pleine de bon sens à repenser notre relation au monde, à la vie, la mort et surtout à valoriser la dimension du sacré qui dans nos sociétés actuelles dites 'civilisées' et 'avancées' s'oublie. Sa philosophie et manière de penser se reflétant dans sa pratique et approche artistique dévoilent une personne qui fait de sa vie comme bon lui semble sans rentrer dans le moule et normes sociales. C'est ainsi que Gopal Dagnogo se laisse guider par son instinct sans souciance ce qui requiert une certaine dose d'humour et de légèreté. Ces œuvres abstraites et énigmatiques sont des tourbillons d'idées qui pointent du doigt les tissus sociaux ainsi que les systèmes qui ont été mis en place pour garder les populations sous contrôle tel que les médias. Garder un œil ouvert et l'esprit ouvert sans se laisser distraire semble être ce que l'artiste préconise.

Océane Harati : Gopal, vous qui êtes métis, quelles relations entretenez-vous avec vos deux cultures ?

Gopal Dagnogo : L'humanité est génétiquement métisse, n'en déplaise aux théories identitaires frelatées. Mes deux cultures, je les porte en moi, dans mes gènes, comme la couleur de ma peau et de mes cheveux. Je les porte comme je respire, naturellement, sans faire le choix unique d'inspirer ou d'expirer. J'aurais de sérieux problèmes sinon !

Porter une double culture c'est un enrichissement double. C'est une ouverture sur le monde sans a priori. C'est une aptitude d'adaptation naturelle qui passe

par l'observation et le mimétisme. Quand on a hérité d'une double culture on ne s'impose pas avec ses gros sabots et ses paradigmes péremptoirs. Au contraire, on observe, on écoute et on se fond dans la mosaïque en jouant de son identité à caractère multiple et protéiforme. On est un caméléon.

Être peintre, est-ce un choix de carrière évident ? Votre parcours paraît atypique, on pense notamment aux études des arts japonais, vos influences sont différentes et ne correspondent pas aux clichés de l'artiste dit « Africain ».

Les Arts en général m'ont toujours fait vibrer. La peinture, depuis l'enfance, est un de mes passe-temps favoris avec l'oisiveté et la contemplation. À l'école, aucune matière ne présentait plus d'intérêt pour moi que la peinture. Même si j'avais choisi une autre activité comme gagne-pain, j'aurais entretenu cette passion en parallèle.

Je n'ai jamais envisagé la vie comme une carrière. Encore moins comme une compétition ou un cheminement avec obligation de résultat. C'est pourtant ce qu'exige notre époque qu'on ose qualifier de civilisation, qui prône des valeurs de compétition effrénée, célèbre les winners quand elle flagelle les « losers », accusés de ne pas se donner les moyens de mériter le succès. Ma vie ne se résumera jamais à une carrière. Je lui accorde plus de valeur que ça. Je ne suis pas un hamster qui doit pédaler huit heures par jour dans une roue fixe avec le sentiment satisfait qu'il est en train de réussir sa vie. Cela n'est qu'une illusion que je préfère laisser aux ambitieux.

Mon parcours est atypique parce que je n'ai justement pas de plan de carrière. Mon fil conducteur est mon instinct, ou mon intuition. Je ne raisonne pas avec mon crâne mais avec mes sentiments et mon cœur. C'est ma boussole. C'est peut-être cela qui me préserve des clichés. Je fais ma route par les chemins buissonniers quand l'ordre social exige que l'on suive les sillons qui mènent le bétail en troupeau vers un sort peu enviable. La masse s'y bouscule en jouant des coudes. Je préfère vivre en marge des bousculades.

Le Japon est une curiosité qui est devenue passion. L'histoire, la langue, la culture, la religion... Il y a énormément de similitudes entre le Japon et l'Afrique : les textiles traditionnelles, la poterie ancienne japonaise (notamment de l'époque Jōmon), le Shintō, religion principale du Japon qui n'est rien d'autre que celle qualifiée d'animisme en Afrique avec toutes les connotations ténébreuses qu'on lui accole, tandis que le Shintō est considéré comme le summum du raffinement de la pensée spirituelle asiatique.

On constate dans votre parcours, et vous le dites vous-mêmes, une interruption dans votre carrière d'une dizaine d'années, pourquoi ?

Je n'ai pas de plan de carrière. Je vis au gré des marées, des saisons. J'ai arrêté de peindre pendant une dizaine d'années par choix personnel. J'ai pris le temps d'une vie de famille durant laquelle je me suis consacré en grande partie à mes filles. C'est un luxe que je me suis octroyé.

Votre œuvre est marquée, rythmée par une sorte de leitmotiv que représente la nature morte. Vous la travaillez sans cesse (on comprend d'ailleurs le parallèle de la répétition avec les références au Pop Art via des détails d'Andy Warhol, ou encore vos évocations au Taylorisme). Est-ce obsessionnel ? Comme pour attirer constamment notre attention sur quelque chose ? Mais quoi exactement ?

Les écrivains, les cinéastes, les chorégraphes, les peintres racontent toujours la même histoire. Si les créateurs sont souvent des névrosés, j'en suis un indécrottable. La nature morte m'est tombée dessus malgré moi, à une période où j'étais en lutte intérieure à tenter de donner sens à une imagerie qui se voulait lyrique quoique dénuée d'intérêt dans sa forme. La nature morte dans son caractère intemporel et bêtement classique s'est révélée être la réponse idoine à ces questionnements. Comment interpeller l'Homme et le mettre face à ses paradoxes ? En lui mettant le nez dedans tout simplement. La nature morte dans la peinture c'est un peu comme les clips publicitaires qu'on voit à la télévision. C'est l'évolution des sociétés, avec ce qu'elles colportent d'absurde et de contradictoire, parfois de beau aussi, mais c'est rare.

Vous dites souvent : « je m'amuse », et d'ailleurs qu'il faut que vous vous amusiez. On retrouve beaucoup d'humour dans votre œuvre, voire de l'humour noir et de la satire sociale, est-ce lié ? Quand on n'a pas de plan de carrière on ne se prend pas au sérieux. On fait de la vie un jeu, un divertissement. Cela nécessite une bonne dose de légèreté et surtout d'insouciance pour ne pas sombrer dans l'angoisse de l'incertitude des fins de mois. C'est peut-être là le piège de l'homme moderne, réduit à l'assurance d'un salaire contre un asservissement à un modèle

social et économique prédateur. L'humour caustique, je m'en sers comme un pied de nez, une provocation sans doute pour susciter des questionnements sur le sens de l'existence. Je ne crois pas que le destin de l'humanité puisse se résumer à travailler dix heures par jour et disparaître sans laisser l'empreinte de son passage.

Pouvez-vous nous parler de la série de la « Ronde érotique », sur papier calque des industries Renault (encore un autre support) ou encore les dessins de poulets qui, reviennent constamment dans vos œuvres ?

A propos de l'humour caustique et de la satire sociale, la « Ronde érotique » en est une illustration manifeste. Il s'agissait au départ d'une photo d'abattoir. Des volailles suspendues par les pattes à des crochets de boucher, tête en bas, sur une chaîne d'abattage. Une vision réelle et crue de notre consommation. En retournant ma feuille, les cadavres de volailles se changeaient en silhouettes humanoïdes qui reprenaient vie, donnaient l'impression de se trémousser dans une farandole endiablée. Le choix du papier, calque des usines Renault, fait écho à l'industrialisation, la standardisation de notre mode de vie à tous les niveaux.

Pourquoi avoir choisi le titre « Still life rhapsody » pour cette monographique ? Still life renvoie à nature morte en français. D'une langue à l'autre un thème identique se charge d'un souffle contradictoire. D'un côté la vie, de l'autre la mort.

J'ose espérer qu'il reste un souffle de vie et d'espérance dans l'ensemble de ma peinture. La rhapsodie désigne une « pièce musicale instrumentale de composition très libre et d'inspiration populaire » dixit google.

Mon approche de la nature morte revisitée, du moins je l'espère, s'affranchit de l'orthodoxie du sujet, pour une version libre et populaire. Cette liberté se concrétise, entre autres, par la récurrence des objets ordinaires et familiers semés au gré des toiles. Et puis "still life rhapsody", ça sonne bien, ça swingue.

Longtemps vous n'avez été exposé qu'en Europe, aujourd'hui on vous retrouve de plus en plus en Afrique, notamment en Afrique de l'Ouest, est-ce une volonté de revenir sur le marché africain ?

Je n'ai pas de préférence. J'expose là où on me le propose. J'ai plus exposé en Europe parce que j'y vis. Le « retour » vers l'Afrique s'est fait grâce à deux participations au IN de la Biennale de Dakar, à la première édition de la « Biennale » de Kampala, ou plus récemment une exposition collective au Musée Mohammed VI de Rabat, ce qui m'a offert une plus grande visibilité sur le continent et aujourd'hui les portes de la Galerie OH à Dakar se sont ouvertes, par exemple. Malencontreusement je n'ai pas encore eu l'occasion de présenter mon travail dans les galeries abidjanaise. Toutefois, je reste ouvert à toutes es destinations, d'Honolulu à Vladivostok. Je ne suis pas un sectaire géographique.

Votre œuvre est particulièrement ancrée dans l'actualité. On y retrouve bien entendu des références évidentes à la mondialisation, à la consommation de masse et d'une manière détournée aussi, on y décèle des questions liées à l'héritage colonial, ou encore à la guerre en Côte d'Ivoire. Comment vous positionnez vous par rapport à toutes ses réflexions ?

La guerre en Côte d'Ivoire ne représente dans mon œuvre qu'une mini-série de trois tableaux peints en 2011, au milieu de la crise politico-militaire qui a frappé le pays. Trois modestes tableaux, rien de plus. Depuis, cette question revient sans cesse. Je ne suis pas obsédé par la guerre civile dans un pays qui vit en paix, mais je constate qu'avec Internet l'art du copier-coller intempestif s'autoféconde.

Indéniablement l'actualité m'intéresse, c'est notre miroir. Mais ce qui est encore plus intéressant c'est la mise en scène de l'actualité ; l'information. C'est comme les jeux du cirque. Il faut de l'intrigue, du suspense, de la violence et beaucoup d'hémoglobine. Le tragique nourrit l'information. L'information se repaît du tragique, de l'horreur et de l'indignation. A dessein, car l'information est un instrument au service de l'idéologie, elle n'est qu'un ensemble de mots d'ordre à destination d'une population de laquelle on exige implicitement l'application.

Pour façonner une pensée unique et dominante, il est nécessaire de générer des clivages avec des rapports de forces souvent disproportionnés face aux pensées divergentes. De faire en sorte que le plus grand nombre, dénué de sa capacité de réflexion individuelle, s'agglutine en peloton serré pour écraser avec force les divergences. C'est une réaction grégaire. Qu'il s'agisse, en ce moment, des questions d'inégalité raciale ou d'héritage colonial, le traitement de l'information joue sur la crispation des parties pour cristalliser les antagonismes dans une dichotomie sourde, exacerbée, qui ne laisse aucune possibilité de dialogue constructif. L'information dans sa mission de propagande idéologique, par enfumage, performe au sommet de l'excellence.

Toujours sur l'actualité, que vous évoquent les récents événements et la crise du COVID-19 ?

Chloroquine ou anti-Chloroquine ? Vaccin ou anti-vaccin ? Psychose ou pandémie ? Pro ou anti ? Il y a eu des morts, certes. Des morts évitables peut-être, sûrement, et c'est regrettable. Pour autant, sommes-nous immortels ? Même si elle angoisse, la mort est l'aboutissement inéluctable de la vie.

Les faiseurs d'informations le savent. Les concepteurs de la pensée globale et standardisée ont appris à manier la peur des masses. L'usage intempestif d'informations contradictoires a plongé la moitié de l'humanité dans un état de sidération, d'anesthésie cérébrale dont la seule issue a été d'obéir à des ordres venus d'autorité à qui d'ordinaire personne ne fait confiance. Cela, sous peine de répression. Au final cela m'apparaît comme un test gigantesque de soumission à l'autorité publique.

Au-delà de la crise, quel sens donnons-nous à notre humanité ? Une soi-disant « nouvelle normalité » orwellienne s'installe avec l'assentiment général, concédé sur l'autel de la peur par des foules victimes de l'émotion collective. Au nom de la sacro-sainte, sécurité individuelle, on nous façonne une société de contrôle paranoïaque, liberticide, totalitaire à grands renforts d'algorithmes et d'intelligence artificielle. Il paraît que c'est la civilisation qui veut ça. Il paraît que c'est l'évolution normale de l'humanité. J'en demeure perplexé.

Il n'y a pas de hiérarchisation à faire dans la mort. Chaque mort se vaut. Il n'y a donc pas à pleurer plus fort un mort du Covid qu'un mort du cancer ou d'accident de voiture. N'oublions pas que la famine fait davantage de victimes que le Covid, personne ne s'en émeut, idem pour les guerres, idem pour la pauvreté. Une chose est certaine, je ne ferai pas de tableau intitulé Covid ou Corona. Je ne sais pas surfer sur la vague de l'émotion collective.

OCEANE HARATI

relecture
Intissar Bendjallah

Gopal Dagnogo Études anatomiques approximative 1, 2020, Courtesy of the artist & OH Gallery

